Ouvrières de Renault 1984, Femmes Gilet Jaune 2019 ?

Monique Haicault

▶ **To cite this version:**

Monique Haicault. Ouvrières de Renault 1984, Femmes Gilet Jaune 2019 ?. 2019. halshs-02320341

HAL Id: halshs-02320341
https://shs.hal.science/halshs-02320341

Preprint submitted on 18 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Note comparative à 34 ans d'intervalle entre les conditions de vie des femmes ouvrières de Renault et des femmes Gilets Jaunes.

Ouvrières de Renault 1984, Femmes Gilet Jaune 2019 ?

Monique Haicault

Une recherche effectuée entre 1982 et 1984 auprès d'ouvrières spécialisées (les OS) de Renault à Dreux visait à approcher les modes de vie d'un groupe social de femmes, des femmes actives encore peu étudiées en tant que groupe à l'époque. On cherchait à comprendre à partir des histoires familiales comment ces femmes arrivées à Dreux d'un peu partout parvenaient à vivre le quotidien, à éviter la précarité et le chômage et à compenser les aléas de la vie répercutés au jour le jour sur la charge mentale ? Comment elles et leur couple faisaient face dans la continuité pour assurer un avenir solide à leurs enfants, alors que déjà dans les années 1980, elles savaient que « rester chez Renault » serait toujours une chance[1].

Dès l'automne 2018 le mouvement social des gilets jaunes a aussitôt fait penser qu'il était porté par des hommes et aussi par des femmes majoritairement actifs dont les revendications révélaient quelque chose d'apparenté dans leurs modes d'existence aux familles de Renault étudiées 35 ans auparavant. Il y avait là une proximité sociologique à creuser. Au silence, au fatalisme et au désarroi des gens de Dreux d'aujourd'hui, déçus par l'action syndicale, les hommes et les femmes Gilet Jaune ont occupé les ronds-points pour signifier avec des accents forts et cohérents ne plus accepter de bricoler leur vie quotidienne pour seulement se tenir « en équilibre sur la corde raide », tous les mois, année après année. Plus singulièrement le mouvement des gilets jaunes a fait sortir les femmes d'une invisibilité coutumière ; une à une et très vite ensemble elles ont fait groupe, comme aux premiers temps du mouvement des femmes. En quoi ces femmes Gilet Jaune rappellent-elles les femmes de Renault d'hier. Une parenté ? Sur quoi ? Des différences générationnelles sans doute, et que signifient-elles ? En quoi et comment témoignent-elles de quelque chose de plus général éclairant des situations d'existence qui ne se réduisent pas aux métiers exercés, aux territoires occupés, aux types de famille composés. Comment repérer, retenir et donner sens à ce qui échappe aux catégories constituées, aux idées reçues, afin d'appréhender plus justement un événement, sans le classer à l'avance ? On a vu et entendu des interprétations qui d'emblée leur déniaient même le fait d'être actifs, puis dénonçant « leur incapacité à formuler une revendication cohérente », rendait suspecte chacune de leur réaction, ainsi leur refus de désigner des porte-paroles. Faute de pouvoir immédiatement classer le mouvement et ses acteurs dans les catégories instituées des révoltes et de la structuration habituelle des mouvements sociaux, les experts ont porté sur eux un jugement négatif.

Nous étions invités au contraire à résister aux habitudes de penser, aux tendances à mettre en conformité les modes de voir avec les images construites et attendues des revendications populaires. La ressemblance avec le traitement médiatique et savant subi par le mouvement des femmes des années 1970 était saisissante. Elle nous a conduite à repérer et à suivre avec attention ce qui émergeait de non conforme et sans doute d'essentiel de ce mouvement, surgi de partout sans mot d'ordre, sans encadrement, sans représentant. Sa propre dynamique était réjouissante tant elle signait quelque chose d'authentique. Si les femmes de Dreux avaient bousculé nos représentations concernant la vie ouvrière, les femmes Gilet Jaune se déroberaient, elles aussi aux approches courantes de la sociologie des

Groupes et des Mouvements Sociaux. Pour dégager et observer sur la durée, les points, communs et différents, aux deux groupes sociaux de générations, il faut donc aller chercher des

[1] Danièle Combes, Monique Haicault. Comme on fait sa vie. 2, Des familles sur la corde raide : les femmes O. S. chez Renault à Dreux. Centre de sociologie urbaine (CSU), pp.84 - [18] f., 1984, halshs-02278591

informations dans ce qui échappe aux classements habituels. Pour ce qui concerne les femmes Gilet Jaune, n'ayant pas fait sur elles de recherche empirique qui s'apparenterait au travail approfondi effectué sur Dreux, on a eu recours à nos prises de notes des discours dans leur diversité. Ceux diffusés par les grands médias, par les experts de renom, par les Gilets Jaunes eux-mêmes, par la presse ici et là, et ce essentiellement au cours de la première phase du mouvement car elle manifeste toujours ce qui est encore brut, non transformé par les différents traitements qu'il provoque, ou par sa propre dynamique et son auto-organisation. Beaucoup d'informations ont ainsi été accumulées à partir de la pluralité des supports, des approches, des discours, des entretiens. La résistance des « données » à leur classement dans les catégories instituées a soutenu notre attention et stimulé le questionnement et la réflexion. Dans les rapprochements proposés on cherchera à dégager des traits communs à des groupes sociaux en situation de précarisation, à 35 ans d'intervalle. Repérer des modifications dans les conditions matérielles d'existence, saisir des éléments communs dans les histoires de vie, dans les mobilités sociales et géographiques, approcher les vécus et les représentations que s'en font les acteurs eux-mêmes, et si possible ce qui sous-tend leur éthique. Mais c'est en partant de ce que les femmes disent et manifestent qu'il est possible d'entrer plus à fond dans les conditions concrètes des modes de vie. Quand sur les ronds-points les femmes Gilet Jaune ont évoqué les fins de mois on a tout de suite compris qu'elles parlaient de *« la charge mentale »,* cette dimension souterraine des modes d'existence, moteur historique de la mobilisation des femmes. Peu visible, ce paramètre commun à toutes les femmes par-delà la diversité des différences sociales s'est tout de suite manifesté. De quoi s'agit-il ? La notion de charge mentale a été mise en forme depuis le milieu des années 1970 dans nos travaux sur le travail domestique et sur les femmes ouvrières de l'automobile, de l'électronique et de la confection ; elle correspond au travail de gestion, d'organisation, d'ajustement nécessaire et constant pour maintenir en équilibre la vie familiale dans la pluralité des activités qu'elle nécessite. Elle est directement aux prises avec les dimensions concrètes de la vie quotidienne, dedans-dehors[2].

Partagée pour la première fois entre femmes sur les ronds-points, cette part occultée du travail domestique et familial est passée d'un coup au plan politique. Les femmes Gilet Jaune ont signifié avec leurs mots et leur ressenti qu'« elles ne lâcheraient rien », sur ce qui les poussait à sortir pour occuper, loin de la maison un espace incertain, devenu pourtant commun en peu de temps. Leur détermination signait à nos yeux la force sociale du mouvement, un objet scientifique que nous étions invitées à décrypter, à suivre, à comprendre, à respecter. Et c'est surtout quand nous avons évoqué avec quelques-unes sur un rond-point le poids de la gestion, et qu'elles ont tout de suite compris ce que signifie « la charge mentale », qu'est venue l'idée de tenter de les rapprocher des femmes de Dreux des années 1984. On doit toujours se demander pourquoi les femmes portent un mouvement non organisé, non encadré, comme l'a été le mouvement des femmes des années 1970, ce qui les met en première ligne ? Les médias ont bien noté la présence de femmes au début du mouvement mais ils attendaient de façon répétée que ce soit des hommes qui fournissent des explications rationnelles. Ils ont vite su sélectionner quelques figures masculines, créant ainsi au sein du mouvement un début de fracture. De son côté, la gauche doctrinaire, quand elle a « vu » les femmes Gilet Jaune a limité leur revendication au salaire ou au non-paiement de la pension alimentaire, réduisant de cette manière leur présence à une seule catégorie, les femmes monoparentales, ce qui effaçait toutes les autres.

Les femmes Gilet Jaune subissent certes la précarisation de leurs conditions de travail, mais elles ont en commun - dans le « privé domestique » - la charge mentale que toutes elles portent et qui s'est alourdie avec l'appauvrissement régulier des conditions d'existence. La

[2] Monique Haicault. La gestion ordinaire de la vie en deux. *Sociologie du Travail*, Elsevier Masson, 1984, 26, Travail des Femmes et Famille (3), pp.268-277. <halshs-01503920> – lien fichier [PDF]

mobilisation en nombre des femmes est le test incontestable du processus de précarisation des modes de vie qui débordent celle des conditions de travail, les seules qui soient le plus souvent étudiées. Elle est un symptôme socioéconomique et politique majeur de l'état de la société, et pas seulement du processus de transformation de son système social.

En rapprochant les ouvrières de Dreux et les femmes Gilet Jaune, on s'intéressera au temps long des structures familiales, à celui de la taille des familles, des scolarités, de la précocité des mises au travail et de la mobilité sociale et géographique. Puis on comparera sur un temps plus court, quelques éléments qui signent des transformations locales des moyens matériels démocratiques et citoyens des lieux de vie. Enfin la perception de l'avenir des enfants par les mères qui fait partie de la charge mentale ancrée dans le temps générationnel, est un bon indicateur du ressenti par les acteurs - plus souvent par les femmes qui portent en outre les vieux parents - de la cohésion sociale, de sa dynamique et/ou de ses blocages.

Tout d'abord le *passage générationnel de* la famille souche à la famille nucléaire, déjà présent chez les familles de Dreux en 1984, est bien installé dans la génération des Gilets Jaunes. Cette situation s'accompagne de la perte des réseaux familiaux de proximité qui va de pair avec l'attirance pour la migration et le déplacement vers des bassins d'emploi en appel de main d'œuvre. Ce fut souvent le cas à Dreux. Mais perdre les aides familiales apportées par les proches, expose le migrant seul ou avec sa seule famille à se tourner vers les ressources disponibles démocratiquement, celles offertes par les services publics, vécues alors comme un droit. Les femmes de Dreux ont souvent évoqué la coupure d'avec la famille élargie, un sentiment de solitude renforcé par une pratique héritée de ne « compter que sur ses propres forces », ce qui ne rend pas aisée la création de liens sociaux au sein d'un espace sans ancrage, comme on a pu l'observer aussi à la même époque dans le mouvement vers le pavillonnaire. Les familles gilets jaunes - plutôt nucléaires ou monoparentales - ont été amenées, elles aussi à vivre en situation de migration, à ne compter que sur des services publics de proximité. Ceux-ci ont commencé à diminuer en milieu rural depuis plusieurs décennies : la poste, les maternités, la santé, l'école, les crèches, à quoi s'ajoute la pénurie accentuée de transports collectifs dans les zones rurales ou autour de petites villes comme Dreux, rendant alors la voiture obligatoire. En 1984 déjà, les ouvrières de Dreux mentionnaient l'absence de crèches ou « aux horaires et aux localisations inaccessibles ». Quand les femmes Gilet Jaune ont mentionné la précarisation grandissante des services publics, les différents commentaires n'ont pas vu ce que cela signifiait pour elles, en déplacements, en coûts temporels et en carburants dans la gestion ordinaire de la vie quotidienne. Il s'agissait d'une aggravation des conditions d'existence, vécue comme une défaillance de la politique de l'État, que rien, ni aucun service privé ne compenserait les conditions d'accès et la gratuité. Un droit républicain promis, de plus en plus compromis.

La fin des familles nombreuses est un autre trait sur le long terme qui accentue la ressemblance et témoigne de phénomènes sociaux plus globaux. Les femmes de Dreux, elles-mêmes encore souvent filles de familles nombreuses - elles sont nées au lendemain de la deuxième guerre mondiale- ont eu peu d'enfants comme la plupart des femmes Gilet Jaune. La contraception est passée par là et d'abord l'éducation généralisée des filles.

En effet qu'en est-il des *scolarités* ? Elles sont courtes chez les femmes OS de Dreux et conformes aux normes républicaines, moins par échec scolaire, que parce que c'était dans l'ordre des choses de la culture populaire, on quitte l'école à la fin de l'obligation scolaire. Les femmes Gilet Jaune, moins homogènes sur ce plan ont été pour beaucoup plus longtemps scolarisées. Elles sont allées au collège et ont eu des formations dans le travail social, la santé, l'éducation, le commerce. L'image donnée par certains sociologues très présents au début dans les médias, de femmes sous éduquées élevant seules leur enfant a non seulement masqué les autres mais renforcé les stéréotypes véhiculés par beaucoup qui ne voyaient de femmes actives que non qualifiées. Alors que dès le milieu des années 1970 dans un cours sur le travail des

femmes, en croisant des données chiffrées on pouvait noter que c'était l'organisation du travail en postes non qualifiés et offerts aux femmes qui les positionnait sur le marché du travail comme main d'ouvre non qualifiée et que cela signifiait quelque chose de l'organisation du système de production. On peut parler de violence symbolique quand les stéréotypes des média et « d'experts invités », remplacent un effort de réflexion et détournent le sens des revendications de leur cible pourtant toujours politique. Il s'agit aussi d'obstacle épistémologique au sens où Bachelard en parle pour signifier la résistance des modes ordinaires de penser que sont les présupposés, les préjugés, les stéréotypes et même certaines catégories des sciences sociales. Ce sont aussi les allants de soi dont parlait Bourdieu. Les jugements de certains « experts » auront un effet sur le regard que le gouvernement a porté sur les Gilets Jaunes.

Les métiers des Gilets Jaunes ont été un lieu de controverse et prétexte à justifier la dépréciation du mouvement. L'appartenance professionnelle a toujours été le premier indicateur d'identité recherché face à un phénomène social. Sans parvenir à classer le mouvement au sein d'une catégorisation instituée du fait de la diversité des métiers exercés, les discours abondants ont alors caricaturé les Gilets Jaunes. Cependant les interviews mêmes limitées permettaient de repérer ce qui pouvait faire groupe, ce qui émergeait de commun de cette diversité, ce que celle-ci manifestait et par contraste ce qu'elle n'était pas. Les femmes Gilet Jaune ont le plus souvent un emploi, travaillent normalement ou dans du temps partiel et comme pour les hommes Gilet jaune dans des métiers difficilement classables selon les normes encore en vigueur. Peu d'ouvriers ou de chômeurs, pas de syndiqués ni de gens qui votent ; ils ne se reconnaissent dans aucun parti politique.

Les métiers des Gilets Jaunes occupent pour beaucoup une place dans l'ordre socioéconomique *du Care*, leurs activités sont globalement comme on dit « non productives », des métiers qui pourtant font vivre un tissu social et local qu'ils maintiennent en bon état par leurs soins. Leurs activités diverses fabriquent une sorte de lien, de ciment, d'entre-deux, vitalisé en continu et au quotidien, mais peu visibles et mal reconnues, elles sont politiquement dévalorisées. Elles se dispersent largement sur tout l'espace rural et pas exclusivement à la « périphérie » des grandes villes, comme cela été dit à tort. Les métiers ne sont pas ceux qui produisent en masse les marchandises, mais ceux qui animent des espaces entiers de vie, des espaces dispersées mais non vides. La vie des Gilets Jaunes, des femmes Gilet Jaune est plutôt tournée vers le faire, le faire tenir, combler les interstices, comme le sont les soins ordinaires, les éducations de base, la construction et le maintien des logements ou des routes pour circuler. Elle est active et présente dans tout ce qui répare, entretient, jette des ponts entre villages, entre espaces agricoles, comme cultiver la terre, nourrir, soigner, éduquer, assurer la maintenance et le bon état des choses et des gens dans la vie courante, dans l'espace socioéconomique liée à la *reproduction*. L'équivalent en quelque sorte de ce qu'est le travail domestique par rapport aux catégories professionnelles de la production industrielle de masse. Mais ces activités débordent la sphère de la reproduction, celle liée aux activités domestiques et familiales et à l'entretien des personnes et des biens, elles sont présentes *dans les deux sphères à la fois* et contredisent ainsi, non seulement la théorisation de la séparation des sphères sociales, mais aussi leur hiérarchisation, et du coup l'a-politisation des luttes qui sont menées dans la reproduction en général. Le propre des femmes actives et sans doute aussi la singularité des Gilets Jaunes, des femmes notamment, est d'articuler par leurs pratiques pluri-sociales ces deux sphères socioéconomiques que la théorie résiste à penser ensemble. On peut aller jusqu'à dire que c'est la première fois que les acteurs de ces espaces sociaux rendent visibles au plan politique, par leurs pratiques communes de revendication, les liens interdépendants, horizontaux et verticaux, de ces sphères, généralement étudiées séparément et hors territorialité. Les Gilets Jaunes invitent en quelque sorte la recherche à analyser pour comprendre dans une conception

d'ensemble renouvelée, ceux qui besognent et ceux qui fabriquent ; un effort de réflexion qui sollicite les chercheurs à poursuivre le travail engagé depuis plusieurs décennies notamment par les sociologues du courant Articulation Production/ Reproduction, rapports sociaux de sexe (APRE), articulation réduite souvent à l'imbrication des seuls rapports sociaux, fussent-ils de classes, de genre, de races.

Contrairement au travail ouvrier qui a une histoire, une littérature et d'abondantes recherches, *les activités des Gilets Jaunes ont peu d'histoire commune*. La place reconnue des femmes dans la recherche en sciences sociales en tant qu'objet de recherche et en tant qu'acteures légitimes, date en France des années 1970-1980. En tant que groupe elles existent dans l'histoire des mouvements populaires ou bien rattachées généralement à la classe ouvrière, mais au-delà ce sont « des femmes », comme les ménagères de la Révolution. Leur espace revendication n'a pas encore de place dans la théorie sociale autre que celui de la consommation. Les femmes de Renault classées ouvrières ont été tardivement étudiées comme une catégorie sociale révélatrice du fonctionnement du mode de production. Elles constituaient pourtant la main d'œuvre locale bon marché, d'avant la délocalisation. Pour ce qui est de la visibilité des femmes Gilet Jaune du mouvement, les média ont bien vu que « les femmes faisaient tourner les ronds-points », mais sans chercher à comprendre pourquoi les femmes, alors que des chercheuses non médiatisées avaient, « vu » les femmes Gilet Jaune et déjà écrit sur elles. On peut aussi se demander que signifie socialement et politiquement le fait que les femmes Gilet Jaune aient préféré, aux samedis à Paris des grandes manifestations médiatisées, occuper en nombre et pacifiquement les centres-villes des métropoles de proximité les samedis et quotidiennement les ronds-points sur tout le territoire ? Quelle lecture peut-on faire des sphères sociales du travail concernées, quand des femmes Gilet Jaune se sont librement associées aux travailleuses des EHPAD ? Que montraient-elles d'une autre conception politique des luttes quand elles ont revendiqué le pacifisme de leur présence et agi parfois pour s'interposer ? Comment étudier ce que ces pratiques nouvelles, semaine après semaine, ont fait naitre entre elles, témoin d'une énergie d'émancipation collective que les ouvrières de Dreux historiquement ne pouvaient pas avoir expérimentée spontanément.

La mobilité d'une région à une autre est un trait commun aux deux groupes, au-delà des différences de contextes socioéconomiques. A Dreux -comme beaucoup sur les ronds-points- elles ont *migré de l'intérieur*, « venues du Nord » elles « ne connaissaient personne », mais elles « auront du travail », car c'est la création d'emplois chez Renault qui a poussé à partir, à se déraciner des niches éco-familiales, à se délocaliser, à aller vers l'inconnu. Les femmes de Dreux sont demeurées isolées les unes des autres et leur manière de lutter collectivement est restée dépendante de la vision syndicale unitaire du contenu de leurs revendications et des actions à mener. Le déracinement familial et l'isolement lui aussi vécu par les femmes Gilet Jaune ont par contre coup renforcé l'attachement à une fraternité découverte et expérimentée sur les ronds-points. Ces nouveaux liens compensent la précarité matérielle et la solitude, elle explique aussi la force fraternelle du partage qui construit l'image sans cesse reprise par eux « qu'ils sont une famille », avec ses conflits, toujours suivis de réconciliation, l'un est même présenté comme « le grand médiateur ». Les femmes Gilet Jaune par défiance envers les mots d'ordre et aussi par manque d'expérience syndicale, ont mis en commun avec leurs mots, les aspects concrets de situations vécues. Elles ont vite constaté combien les choses qu'elles vivent les rapprochent : les passages dans les grandes machines de la socialisation, le quotidien tellement semblable et jamais formulé, jamais pris en compte, par les médias ou par ceux qui viennent les rencontrer, journalistes, sociologues, politologues, même les plus enclins à les écouter. Un trait commun aux deux groupes est encore la *capacité de faire face aux* difficultés de l'installation en territoire inconnu, à partir de ses seules ressources, en moyens et en connaissances, et ce, avant même de recourir aux aides publiques. Elle est commune à ceux qui

migrent, une sorte de capital culturel qui pourrait modifier l'image du migrant. L'isolement a conduit les familles de Dreux à se précipiter sur les offres d'accession à la propriété, encouragées par l'État et les grandes entreprises de l'époque, la maison a créé de l'ancrage, du définitif. Pour les femmes Gilet Jaune, l'accession a aussi été vécue comme une stabilité voire une ascension sociale, mais la part mensuelle des emprunts dans le budget est devenue trop lourde. La déception est grande chez les femmes Gilet Jaune rencontrées ; « on a tout essayé », « on n'a plus rien à perdre ». Venue de la région parisienne, S. a travaillé au secours populaire, elle dit que la force du mouvement ce sont les femmes qui la portent « d'ailleurs les mouvements qui ont gagné sont toujours des mouvements où il y avait des femmes », elle parle et plusieurs femmes autour sont d'accord avec elle. Quand j'évoque les femmes OS de Dreux il y a 35 ans, leurs conditions de vie, elles comprennent vite les ressemblances de situation mais l'une dit « oui elles ont essaimé, mais on pense plus large qu'elles, plus fort, de toutes façons on veut une démocratie directe, les partis, les syndicats nous empêchent de çà, nous ne pensons pas la même chose qu'eux, une démocratie à tous les échelons, plus radicale ». Elles s'éduquent mutuellement et sont conscientes qu'elles ont à prendre leur place en tant que femmes au sein du mouvement lui-même.

La perception de l'avenir incertain concerne aussi l'avenir des enfants. Cette inquiétude était présente dans les discours des femmes de Dreux en 1984, mais aujourd'hui elle fait tenir les femmes Gilet Jaune sur les ronds-points. A Dreux elles savaient déjà que pour l'avenir des enfants ce serait difficile de se maintenir à une place sure et stable et plus dur encore de monter. Il fallait trois générations pour les hommes pour passer de petits agriculteurs à ouvriers, alors que d'autres groupes sociaux partis d'un peu plus haut ont réussi à se qualifier en seulement deux générations, surtout au sein d'une grande entreprise à l'intérieur de laquelle on pouvait monter. Pour les femmes, toujours freinées pour grimper, passer de domestiques ou aides familiales à ouvrière représentait déjà une ascension sociale encore peu fréquente en 1984.

Quant aux femmes Gilet Jaune dont la position sociale est plus diversifiée et mieux située, elles disent et le vivent, que « demain sera pire qu'hier ». Au-delà du présent menacé et de l'avenir compromis, c'est la perception de la société qui est alors mise en cause, et avec elle la confiance et l'adhésion citoyennes d'appartenance. La détérioration des conditions matérielles d'existence a ainsi des effets sur *les systèmes de représentations.* La perception de sa place dans une vision de l'ensemble social des positions, témoin d'un haut niveau d'éducation populaire nourrit la conscience d'appartenir à une société structurée et hiérarchisée. Acquise aussi par l'expérience pratique des échanges de proximité, la capacité à se situer dans un ensemble global repose sur la confiance dans la stabilité du système social des positions et des mécanismes de positionnement. L'espoir de progresser au cours de sa vie pour soi et surtout pour les enfants dynamise toute une société et construit l'adhésion de la plupart des familles à l'ensemble. Un espoir qui fait partie du contrat démocratique et républicain, base de la conscience citoyenne. Les perspectives d'une ascension sociale se sont progressivement brouillées en 35 ans. En effet ils et elles ne savent plus aujourd'hui comment se situer sur une grille des positions tant elle est devenue floue, incertaine et changeante. Ce sentiment a sans doute à voir avec ce qu'on nomme le « déclassement », mais il constitue une représentation mentale puissante, si puissante qu'elle évacue radicalement tout discours et toute réponse immédiatement perçue comme « à côté ».

Dans les entretiens avec des femmes de familles étudiées vers la fin des années 1990 il y avait encore des socles de croyances pour entretenir des attentes, aujourd'hui ce n'est plus le cas. L'image sociale de soi et par conséquent sa place dans une société qu'on ne reconnaît plus, s'en trouve affectée. S'installe alors la conscience de la menace que demain est sans perspective, que la précarité va devenir un état, une situation quasi définitive. Travailler ne suffit plus pour être intégré, pour se reconnaître citoyen à part entière, alors pourquoi voter, pensent-ils, quand

voter c'est être d'accord avec le système social global et son fonctionnement qui les dépossède de toute participation. Les femmes ont cette conscience des places car elles vivent la charge mentale quotidienne de l'éducation sur *un terme de plus en plus long*, et pour la génération des Gilets Jaunes, la charge augmente avec les grands enfants sans emploi qui restent à la maison et avec celle d'un parent vieillissant ; peu l'ont dit car il y va de l'éthique familiale encore vivace dans ces milieux, où « on ne laisse » pas les anciens.

La valeur travail pour les deux générations a été apprise et transmise au quotidien. Toutes et tous veulent vivre de leur travail. Une éthique partagée par les deux groupes générationnels. Chez les femmes Gilet Jaune, davantage consciente et plus revendicative dès les premiers temps du mouvement, elle s'est renforcée et surtout politisée au fil des semaines. « Vivre c'est travailler et vivre de son travail », le travail qui donne le droit de manger et de vivre en famille est une tradition bien ancrée dans les mentalités des hommes et des femmes ouvriers à Dreux, car sans travail on risque l'exclusion de la communauté. Travailler c'est une dignité, le fondement nourricier de la continuité de la vie, il s'agit d'un travail plus encore que d'un emploi, car le contenu compte autant que le salaire. La fierté c'est le métier, avoir un métier c'est exister. Très présente dans les familles de la génération d'ouvriers de l'automobile à Dreux, elle s'exprime différemment chez les gilets jaunes, chez ceux à qui a été donnée l'occasion de parler de leur travail. Mais on a construit (syndicats, partis, sociologues, politologues, historiens) une mythologie de la fierté des ouvriers de l'Industrie, une construction qui a fait partie de la légitimité du système productif. Les gilets jaunes n'étant pas des travailleurs partenaires de la production de masse, on leur a dénié de tirer fierté de leur travail, leurs activités ne produisant pas de richesse. Ils ont subi une autre violence symbolique dont le ressenti est au cœur de l'expression « vivre de son travail ».

La culture du travail se retrouve dans les pratiques domestiques. Celles des hommes pour qui se débrouiller avec ce qu'on a, avec ce qu'on sait faire, est une manière d'être en famille ; ainsi à Dreux l'entretien ordinaire de la voiture, la vidange, la réparation des machines, les peintures des pièces, de la cuisine toujours. Les normes techniques, entre autres celles aujourd'hui imposées de l'entretien de la voiture, sont venues heurter les habitudes héritées d'une culture domestique masculine partagée. Les hommes Gilet Jaune se sont sentis dépossédés de ces pratiques communes qui leur conféraient économies et fierté, socle des conversations, des échanges en savoir-faire tirés de sa propre expérience. Ceci rappelle les apprentissages mutuels entre ouvriers d'avant la grande industrialisation de masse. La culture du « faire soi-même » mutualisée, ils l'ont retrouvée ou redécouverte sur les ronds-points qu'ils ont aménagés très vite en cabanes, en salles de réunion, en cuisines, des lieux de vie partagée où le domestique et le politique s'apprennent en se mêlant et trouvent du sens.

La culture du faire soi-même cohabite chez les gilets jaunes hommes et femmes avec la *culture du temps libéré*, un acquis social déjà bien installé en 1984 dans les familles ouvrières, signe d'une société avancée. Le droit au temps pour soi est un droit précieux, un droit humain, pourtant mis en balance avec le temps des heures de travail supplémentaires, créant un déséquilibre à l'intérieur du temps global de la vie quotidienne et de son partage dans la famille, il a renvoyé aux femmes la charge mentale d'un choix impossible. Sur les ronds-points, les femmes Gilet Jaune ont découvert un temps pour elles, le temps nécessaire pour l'échange, la confiance, la conquête des mots, dans une mixité expérimentée et pas toujours facile à vivre. Les ronds-points ont été des lieux d'expérimentation dans tous les domaines et d'abord pour la formation politique. « En quelques mois le mouvement a fait plus de travail politique que des années de syndicalisme » a déclaré l'une d'elles. Si bien qu'elles sont passées d'un ressenti individuel et flou des conditions de vie à une réflexivité plus collective et en reformulation constante. Chez Renault à l'époque les syndicats ne se sont pas mobilisés pour que les femmes puissent passer d'OS1 à OS2. Le pouvaient-ils ? Cette promotion était réservée aux hommes

comme allant de soi. Ils n'ont pas cherché non plus à comprendre les doléances des femmes concernant leurs souffrances dues aux conditions de travail et surtout aux horaires du travail en équipes qui pénalisaient l'organisation de « la vie en deux » et leur imposaient une nouvelle organisation à mettre en place chaque trois semaines.

La conception de la séparation des espaces sociaux dominait qui revoyait au privé tout ce qui relevait de la sphère de la reproduction. Dans un film et une recherche sur les femmes manutentionnaires de la multinationale Motorola qui travaillaient elles aussi en 3x8, on a essayé de rendre visible le poids mental de cette « gestion virtuose » des deux espaces de vie interconnectés[3]. Au-delà de la *charge mentale* des fins de mois partagée entre femmes sur les ronds-points, un sentiment plus vague a maintenu et maintient les femmes en mobilisation durable, celui vécu comme honteux de *faire peu à peu partie des pauvres*. Être pauvre et se vivre comme devenant pauvre, c'est insupportable au quotidien, car c'est ne plus pouvoir acheter quoique ce soit avec son salaire dans une société débordant de marchandises, de sollicitations constantes au plaisir d'acheter, base même de l'appartenance à une société riche, une richesse dite de progrès qui pourtant rejette alors qu'on y contribue par son travail. Si bien que par contraste tout ce qui montre la richesse de quelques-uns, les salaires impensables de dirigeants d'entreprise ou de membres du gouvernement, de ceux qui ne jouent pas le jeu de la justice et de l'honnêteté a été un déclencheur commun. Stigmatisé comme étant de l'envie malsaine, le sentiment d'injustice peut cependant être perçu comme un des signes du développement continu d'une conscience républicaine, devenue conscience active, libre et partagée des inégalités sociales et fiscales. L'idée forte que « l'argent public dépend du travail de tous » a fait ressentir la dureté des fins de mois plus insupportable et plus injuste qu'un simple manque d'argent. Un état de représentation mentale collective acquise sur les ronds-points que n'avaient pas encore, ou pas pu manifester les OS de Renault, elles qui devaient renoncer aux revendications qui leur tenaient à cœur, comme la reconnaissance en tant que maladie professionnelle du syndrome métacarpien qui atrophiait leur main.

La prise de conscience collective des conditions matérielles et symboliques d'existence a transformé la charge mentale domestique individuelle de la précarité en conscience politique. Certes elle a toujours *c*onféré aux femmes une sorte d'expertise du possible et de l'impossible, mais aujourd'hui elle nourrit la vision plus claire d'une rupture sociale grave. Plus que les femmes de Dreux, les femmes Gilet Jaune sont les témoins comptables de cette fracture, de cette relégation dont elles apprennent ensemble peu à peu les ressorts politiques.

Durant la première phase du mouvement des Gilets Jaunes à laquelle cette note se réfère essentiellement, le *traitement médiatique du déroulement des événements* a ressemblé au traitement par les média - comme d'ailleurs par les partis politiques -du mouvement des femmes de la période 1970/1980. Ce parallèle témoigne de quelque chose de structurel et donc de prévisible concernant le fonctionnement communicationnel de ces outils d'informations en période d'« agitation sociale » imprévue. Quelques mécanismes identifiables leur sont communs : la centralisation sur Paris des évènements jugés importants et toujours ciblés sur l'émotionnel ou la violence, la demande réitérée de porte-parole, la projection sur le mouvement d'une vision verticale de l'organisation comme étant la seule légitime, la recherche de revendications unitaires, la normativité des questions, l'impuissance à appréhender la diversité et le collectif. A l'inverse de ce fonctionnement répétitif des médias, le mouvement a manifesté dès les premières interactions avec de grands organes de communication une connaissance sociologique implicite du fonctionnement médiatique dominant, inculqué en quelques décennies et utilisable comme ressource pour résister. Par exemple quand les ministres

[3] halshs-01569462v1 Ouvrage (y compris édition critique et traduction) Monique Haicault, Hélène Coucoureux, Martine Pagès. La vie en deux. Ouvrières de l'électronique en habitat individuel du péri-urbain toulousain. 1984 978-2-11- 084410-1, Paris, Plan Construction.

concernés ont rejeté la demande d'enregistrement des entretiens par les gilets jaunes, l'effet de ce refus a renforcé leur méfiance initiale et légitimé leur volonté de ne faire que des actions collectives. Bourdieu dans les années 1995 avait été confronté directement aux pratiques relationnelles des grands média, avant de développer ses recherches et ses apports théoriques sur leur fonction sociopolitique et leur mode de fonctionnement, notamment dans « la fabrique des débats ». Par-delà leurs actions, leurs revendications et leurs manifestations, les hommes et les femmes gilets jaunes représentent une force sociale de transformation qui concernent les conditions de vie, interroge en profondeur le fonctionnement du système politique et parallèlement stimule la recherche en sciences sociales pour avancer la théorisation de l'interdépendance des sphères sociales.

En rapprochant deux groupes sociaux de femmes actives à 35 ans d'intervalle sur la base d'éléments disponibles, il a été possible de saisir des modifications dans les conditions de vie, à la fois objectives et représentées. Ces modifications s'accompagnent sur la durée de mouvements plus profonds concernant les formes familiales, le développement de l'instruction et de l'emploi des femmes et l'émergence d'une conscience citoyenne et démocratique de participation pour la défense d'acquis et de droits sociaux.

Les femmes de ces deux groupes sociaux témoignent de la détérioration progressive de ce que la démocratie promettait concernant l'équité dans la distribution des richesses produites par le travail de tous. Les femmes le vivent au quotidien comme une trahison insoutenable. La charge mentale est un révélateur implacable de cette dégradation. Quand elle devient trop lourde elle fait sortir les femmes au dehors. C'est le cas des femmes Gilet Jaune. A la différence de leurs « grand-mères », ouvrières chez Renault, elles ont manifesté avec d'autres, dès les premières semaines du mouvement, pour un fonctionnement social où elles auraient une place et qui serait capable de produire et assurer pour tous les conditions et les moyens d'une vie bonne à vivre dans une forme sociale souhaitée plus intégrative.

Monique Haicault, sociologue, printemps 2019

Mots clés : Ouvrières Spécialisées (OS), femmes Gilet Jaune, charge mentale, Articulation Production/Reproduction, Care, lien social, conditions d'existence, Espace social des positions, Services Publics.

Pour ce qui concerne l'Articulation Production /Reproduction, en lien avec la recherche sur Renault : Danièle Combes, Monique Haicault : Production et Reproduction, rapports sociaux de sexe et de classes*, Le sexe du travail*, PUG, 1984, pp 155-174, Communication au XXe Congrès Mondial de Sociologie, Mexico 1982

Pour ce qui concerne les femmes Gilet Jaune, outre les investigations auprès de femmes Gilet Jaune de quelques ronds-points, ce sont les notes de lecture **de** textes et des entretiens archivés entre novembre 2018 et avril 2019 de différents médias y compris les médias indépendants qui ont permis, avec les ouvrages ci-dessous de vérifier la justesse des propos avancés.

Eric Vuillard, *Ecrire pour faire chavirer, la guerre des pauvres,* article paru dans Le Monde du 19 janvier 2019

Edwy Plenel*, La victoire des vaincus,* La découverte 2019

Les Cahiers du cinéma de février 2019 a présenté différents films ou projets de films sur les gilets jaunes, dont un documentaire de Pierre Carles réalisé avec des vidéos de gilets jaunes, seul celui de Ruffin est sorti à ce jour.

François Ruffin dès le début décembre part filmer sur les ronds-points. Il déclare que ce mouvement « fait passer de la honte privée à la colère publique » et sort en peu de temps le documentaire « J'veux du soleil ».

Note comparative à 34 ans d'intervalle entre les conditions de vie des femmes ouvrières de Renault et des femmes Gilets Jaunes.

Boris Cyrulnik aide à évoquer la formation de *l'inconscient collectif des groupes sociaux*, celui ici concerne des gens plutôt ruraux qui portent des traces de l'histoire populaire transmise d'une génération à l'autre, dans les chansons, les danses, les fêtes, les habitudes culinaires, la façon de parler la langue exprimé.e.s sur les ronds-points.

Aline Fais, *Démocratiser la finance*,

Collectif de réflexion, *Gilets Jaunes la politique au rond-point*, éd Deux plumes, mars 2019, 11 contributeurs, peu sur la présence des femmes.

Collectif*, Le fond de l'air est jaune, comprendre une révolte inédite*. Seuil, janvier 2019 : Michelle Zancarini-Fournel, *On est en train de faire l'histoire* p 57-77 ; Sophie Wahnich, *Sans culottes et Gilets Jaunes* p 29-43, Etienne Balibar, *Le sens du face à face,* p 189-213.

Julia Cagé, *Le prix de la démocratie,* Fayard, 2018

Deborah Cohen, *Peuple,* éd Anamosa collection Le mot est faible, 2019

Chantal Mouffe, *Pour un populisme de gauche* Albin Michel 2018

Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La découverte, 2017